COMPTE-RENDU, opéra. Dijon, Auditorium, le 16 oct 2020. Zemlinsky, Traumgörge. Marta Gardolinska

COMPTE-RENDU, opéra. Dijon, Auditorium, le 16 oct 2020. Zemlinsky, Traumgörge. Marta Gardolinska. Reprise une dizaine de jours après sa création à l'opéra de Nancy, la partition rare de Zemlinsky (portrait ci dessous) émerveille de bout en bout et réhabilite un compositeur injustement négligé. Un moment de pure grâce.

Une production de rêve



Opéra de jeunesse d'un compositeur âgé de 23 ans, Görge le rêveur fut retiré in extremis de l'affiche de l'opéra de Vienne suite à la démission de son directeur Gustav Mahler, pour être créé posthume à Nuremberg en 1980. L'histoire d'une sorte « d'idiot du village », méprisé pour sa culture et sa naïve volonté de croire et de vouloir vivre ses rêves, a inspiré au compositeur une partition flamboyante, à l'orchestration tour à tour opulente et délicate, et une ligne de chant très souvent exigeante pour les rôles principaux, qui cède avec bonheur à quelques formes closes du plus bel effet. La rareté de l'œuvre a laissé un terrain relativement vierge au metteur en scène **Laurent Delvert**, qui avait déjà ébloui le public dijonnais il y a deux saisons avec l'inédit Prometeo de Draghi, en proposant une lecture tout en finesse, soulignant efficacement les deux aspects onirique et cauchemardesque de l'intrigue à travers des tableaux visuellement sobres

(excellents décors de Philippine Ordinaire), mais d'une grande efficacité dramaturgique : champs de blé, eau courante, le fond ocre qui se transforme en ciel étoilé, contrastant avec le retour au réel de l'épilogue, dessinent un tableau peu chargé qui laisse s'épanouir les voix et une orchestration de chambre adaptée au protocole sanitaire. La scène de l'incendie lors du finale du second acte est du plus bel effet, tandis que la longue note suraiguë d'un violon pétri de tendresse sur laquelle s'achève l'opéra, atteint le sublime.

Il fallait une distribution sans faille pour défendre cette partition luxuriante et redoutable pour les voix, et sur ce plan, on ne peut qu'applaudir à l'homogénéité superlative des chanteurs, tous admirablement impliqués dans cette Zemlinsky-renaissance. Dans le rôle-titre, **Daniel Brenna** qui avait participé à Dijon il y a quelques années à un Ring mémorable, relève le défi haut la main de sa voix claire de ténor aussi raffiné que puissant ; Gertraud est superbement défendue par une **Helena Juntunen** aux aigus impressionnants, mais non dénués de délicatesse. Mêmes éloges pour la lumineuse Grete de **Susanna Hurrell**, à la diction impeccable, comme d'ailleurs tous ses partenaires, comme l'impétueuse **Amandine Ammirati**, d'une aisance scénique réjouissante dans le rôle de la femme de l'aubergiste. Les autres rôles masculins sont tout aussi convaincants, en particulier le Hans vocalement et physiquement impérial de **Allen Boxer**, baryton racé à la projection précise, ou le Kaspar encore plus séduisant de **Wieland Satter**. Les autres rôles secondaires, ainsi que les comédiens, forment une troupe tout entière dévouée à défendre cette magnifique partition, portée à une rare incandescence par la baguette inspirée de la cheffe polonaise **Marta Gardolinska** à la tête des forces de l'Opéra de Lorraine. Ceux qui n'ont pu assister aux représentations nancéennes ou dijonnaises pourront se rattraper sur France Musique (diffusion du concert le 7 novembre prochain), et éprouver ainsi la profession de foi que délivrent les derniers mots de l'œuvre : « Rêvons et jouons ».

COMPTE-RENDU, opéra. Dijon, Auditorium, le 16 oct 2020. Zemlinsky, Traumgörge. Daniel Brenna (Görge), Helena Juntunen (Gertraud/La princesse), Susanna Hurrell (Grete), Andrew Greenan (Le meunier), Igor Gnidii (Le pasteur/Matthes), Allen Boxer (Hans), Alexander Sprague (Züngl), Wieland Satter (Kaspar), Aurélie Jarjaye (Marei), Kaëlig Boché (L'aubergiste), Amandine Ammirati (Femme de l'aubergiste), Dana Luccock (Une voix)…Laurent Delvert (Mise en scène), P Ordinaire (Décors). Orch et Chœur de l'Opéra de Lorraine, M Gardolinska (direction).

CD, critique. KORNGOLD, ZEMLINSKY : Trio (Stefan Zweig Trio, ARS Produktion, mai 2018)



CD, critique. KORNGOLD, ZEMLINSKY : Trio (Stefan Zweig Trio, ARS Produktion, mai 2018). On ne saura assez souligner le redoutable défi que représente **le Trio du très jeune Korngold**, dont la précocité n'égale qu'un seul avant lui : Mozart. D'ailleurs le Viennois partageait avec le Salzbourgeois, le même prénom, « Amadeus ». C'est

essentiellement dans les passages très contrastés du second mouvement « *Scherzo / Allegro* » que les instrumentistes (jeunes) s'en tirent le mieux, exprimant ce caractère de caprice détaché, cette humeur burlesque et fantasque qui ressemble tant à la versatilité bavaroise et néoviennoise d'un … Richard Strauss. Le **Trio Stefan Zweig** a fait ses débuts à Vienne en 2012, ville où il s'est naturellement créé (et qui justifie le choix des oeuvres ici)… saluons le courage malgré leur faible expérience d'aborder deux oeuvres qui réclament finesse voire subtilité, maîtrise alogique et hypersensibilité expressive. L'élan, la passion, l'extase et sa parodie immédiate, les vertiges nés d'une hypersensibilité éperdue, ces allers retours permanents qui semblent faire la critique du style romantique et néobaroque (un point qui a permis au génie straussien de briller spécifiquement) composent le terreau du style si virtuose et éclectique parfois déconcertant de Korngold, Mozart du XXè, précoce et hyper doué … à l'opéra (Somptueuse, sensuelle et vénéneuse partition de **La ville morte / Die Töte Stadt**) et donc en musique de chambre … comme l'atteste cet éblouissant **Trio Opus 1** conçue en 1909 / 1910, (dédié à son cher « papa »), véritable synthèse de toute l'histoire romantique viennoise.

KORNGOLD, MOZART ART NOUVEAU



Si l'on manque parfois ici de séduction au 3è degré, de nuances infimes et ténues (certes si difficiles à obtenir), le mouvement III : Larghetto, fait valoir le sens de la respiration et de la ligne, donc de la profondeur et d'une nouvelle *gravitas*, assez délectable. C'est moins Strauss que Wagner et ses climats suspendus qui paraissent en filigrane, un sentiment d'extase encore mais inquiet et interrogatif. Ainsi se précise dans sa clarté raffinée et presque énigmatique (selon les interprètes), la passion de Korngold, singulière, à la fois classique et harmoniquement consciente des avancées de la seconde école de Vienne (Berg, Schoenberg…) ; une passion marquée par la pudeur et l'hypersensibilité qui font de son écriture le legs le plus impressionnant et le plus bouleversant après Brahms. D'ailleurs Korngold naît l'année de la mort de Johannes, 1897. On sait la précocité du jeune Wolfgang capable d'écrire entre autres son premier opéra Apollo et Hyacinthus à seulement 11 ans ! Même précocité pour Korngold à Vienne, qui élabore son Trio pour piano à …13 ans, avec une sensibilité qui égale selon nous le jeune Strauss, en raffinement, dramatisme, richesse poétique, exigence agogique… un défi pour les instrumentistes. Les trois musiciens savent en effet comprendre la très fine structure de l'opus, faussement interrompu et séquentiel, en réalité, architecturé par une constellation de micro épisodes, ayant chacun leur pulsion et couleur propre, que le geste instrumental doit unifier, rendre cohérent, envelopper. Ce qui est réalisé ici avec un panache, une imagination, réels. Le génie mordant, syncopé, délirant, lumineux, d'un Korngold frappé préadolescent par la grâce de la justesse et de la profondeur, se révèle dans cette lecture très fouillée, certes encore perfectible mais plus qu'attachante.

Chez Zemlinsky, auteur contemporain de la Secession Viennoise de 1897, – contemporain aussi de l'avènement du chef Gustav Mahler à l'Opéra de Vienne-, l'emprise de Brahms est nettement durable, plus présente encore que chez le jeune Korngold. Il est vrai que Zemlinsky fut très marqué par sa rencontre avec Johannes lors du Concours auquel il se présenta en 1896 et pour lequel en hommage à son modèle, il écrivit un **Trio pour clarinette**, claire référence à l'oeuvre de Brahms (Trio opus 114). Le Trio ici transcrit pour violon, violoncelle et piano est l'œuvre d'un compositeur jeune mais mûr (25 ans), beaucoup moins audacieux et imaginatif que peut l'être Korngold lorsqu'il écrit son propre Trio de 1909.



Moins sollicités en microclimats et volubilité versatile, les instrumentistes du Stefan Zweig Trio relève les défis d'une partition qui impose surtout un climat presque pesant et étouffant du fait de sa richesse harmonique. Brahmsien certes, **Zemlinsky** sait alléger en synthèse et en classicisme, la pâte émotionnelle. Son sentiment est plus équilibré et donc peut-être moins ambivalent que celle de son maître.

En témoigne l'admirable mouvement central (Andante, de presque 9 mn) dont l'éloquencee est celle d'une âme aussi ardente que pudique… égalant l'effusion ineffable de Brahms lui-même. Zemlinsky s'est montré digne de l'intérêt que lui manifesta le grand Johannes. Bouleversant. Très bon récital, défendu par de jeunes et solides instrumentistes. **CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2018.**

Présentation en allemand par l’éditeur ARS Produktion

Stefan Zweig Trio – Korngold, Zemlinsky

Mit den Klaviertrios von Alexander Zemlinsky (1871-1942) und Erich Wolfgang Korngold (1897-1957), in den Jahren 1896 und 1909/10 entstanden, vereint diese SACD Kompositionen, die – passend zur Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert – Rückschau und Ausblick vereinen.
Das Stefan Zweig Trio wurde 2012 von Sibila Konstantinova (Klavier), Kei Shirai (Violine) und Tristan Cornut (Violoncello) in Wien gegründet. Seine an bedeutenden europäischen Musikuniversitäten ausgebildeten Mitglieder gingen als Preisträger aus wichtigen internationalen Wettbewerben wie dem Internationalen Wettbewerb der ARD München, der Melbourne International Chamber Music Competition und der Sendai International Music Competition hervor. 2013 erreichten die Musiker gemeinsam das Semifinale des Münchener ARD-Wettbewerbs, 2015 gewannen sie den Ersten Preis und den Publikumspreis beim Internationalen Joseph Haydn Kammermusikwettbewerb in Wien. Wichtige künstlerische Impulse erhielt das Ensemble durch Johannes Meissl, Avedis Kouyoumdjian und Hatto Beyerle im Rahmen der European Chamber Music Academy (ECMA).
2015 gab das Stefan Zweig Trio sein Debut in der Wigmore Hall London, 2016 tratt es zum ersten Mal im Gläsernen Saal des Musikvereins Wien auf.
Mit der Wahl des Wiener Schriftstellers Stefan Zweig zum Namenspatron ihres Ensembles bringen die drei Musiker zugleich ihre Affinität zur hiesigen Musiktradition und ihr künstlerisches Credo in Anlehnung an das charakter- und gefühlvolle Werk des Schriftstellers zum Ausdruck.
SITE SOURCE :
http://www.ars-produktion.de

Programme :

Erich Wolfgang Korngold (1897–1957)
Trio für Klavier, Violine und Violoncello op. 1 D-Dur
1 I Allegro non troppo, con espressione | 10 : 44
2 II Scherzo. Allegro | 6 : 59
3 III Larghetto. Sehr langsam | 7 : 14
4 III Finale. Allegro molto energico | 7 : 40

Alexander Zemlinsky (1871–1942)
Trio fÜr Klavier, Violine und Violoncello op. 3 d-moll
7 I Allegro ma non troppo | 12 : 56
8 II Andante | 8 : 54
9 III Allegro | 5 : 29

LIRE la présentation du cd des TRIOS de Korngold et Zemlinsky / par le Trio Stefan Zweig sur le site de l'éditeur ARS Produktion

---

AGENDA, concerts à venir : les 3 instrumentistes du TRIO Stefan ZWEIG joueront le programme de leur premier disque (Trios de Korngold et Zemlinsky), mercredi 27 février 2019 au KONZERTHAUS BERLIN GER

CD, compte rendu critique. » Dämmerung « . Sonates violoncelle piano de Zemlinsky, Erno von Dohnanyi (Larissa Groeneveld, violoncelle. Franck Van de Laar, piano, 1 cd Gutman Records, 2014 / 2015). Enregistrements réalisés en septembre 2014 et février 2015 au Pays-bas.

CD, compte rendu critique. » Dämmerung « . Sonates violoncelle piano de Zemlinsky, Erno von Dohnanyi (Larissa Groeneveld, violoncelle. Franck Van de Laar, piano, 1 cd

Gutman Records, 2014 / 2015). Enregistrements réalisés en septembre 2014 et février 2015 au Pays-bas. La violoncelleiste néerlandaise **Larissa Groeneveld** signe dans ce double cd un exceptionnel album révélant de secrètes affinités avec l'héritage brahmsien tardif, celui de Zemlinsky et surtout avec le chambrisme scintillant et versatile de Dohnanyi. Trop rare en France, l'artiste offre donc une opportunité de la découvrir dans ce programme exaltant et saisissant. Superbe et somptueuse sensibilité artistique que celle de la violoncelliste Larissa Groeneveld qui signe ici un album d'une maturité filigranée, sertie d'intelligence et de profondeur sans effet ni diluation : les phrasés sont finement ciselés, et le rubato d'une liberté de ton particulièrement précis qui lui permet de sentir de l'intérieur, la grande versatilité expressive des œuvres sélectionnées. Tant de contrôle et de maîtrise s'impose à nous dès les 3 Stücke pour violoncelle de 1891 de **Zemlinsky** : texture vif argent, crépusculaire et d'un post romantique brahmsien d'une totale finesse d'intonation qui sait – magistralement éviter toute surenchère et tout pathos. La subtilité et la mesure de la violoncelliste sont irrésistibles. **La Sonate de Fock** (1884, révisée en 1931) est plus lisse, ouvertement brahmsienne, mais le jeu toute en nuances de Larissa Groenveld sait en éclairer les multiples éclairs et accents émotionnels. Sa sonorité délicate, à fleur de peau reste constamment vive et palpitante. Un modèle d'articulation sobre et pourtant chantante (allegretto grazioso).

Interprète vive et subtile de Zemlinsky et Dohnanyi,

Les Zemlinsky et Dohnanyi enchantés de Larissa Groeneveld



Classique mais d'un romantisme d'une tendre élégance, racée et vive, la Sonate pour violoncelle en la mineur de 1894 de Zemlinsky couronne la réussite du cd1 : ivresse suspendue de son premier mouvement noté « Mit Leidenschaft » dont la soliste exprime les miroitements intérieurs avec une maturité et une clarté saisissantes. Entre âpreté et lyrisme tendre au caractère échevelé, l'instrumentiste très investie restitue avec panache et précision, la fine architecture interne du mouvement. L'Andante et sa marche intérieure sont intensément vécus. Quand à l'Allegretto final, il gagne une profondeur active d'une vitalité enthousiasmante, égrènant mille nuances de scintillements crépusculaires et lunaires. Le chant mordant, judicieusement incarné de la violoncelliste, d'une beauté intérieure superlative, trouve en Franck Van de Laar un complice en parfaite affinité.
L'écriture de Zemlinsky s'en trouve comme revivifiée : d'une vérité nouvelle, d'une force préservée, intacte et franche, loin des lectures mièvres et sirupeuses habituelles.
Le cd2 est tout aussi époustouflant dans sa réalisation et sa justesse poétique. Dédié à cet autre méconnu, mésestimé – comme Zemlinsky, soit **Erno von Dohnanyi (1877-1960),** élève de d'Albert ; pianiste virtuose et adulé mondialement, Dohnanyi est cette étoile musicale entre Liszt et Bartok dont il fut le condisciple : un Hongrois mésestimé et pourtant scintillant d'une sensibilité ardente et grave. C'est peu dire que les deux instrumentistes totalement en phase, savent exprimer le volcan intérieur qui soustend la passion versatile du premier mouvement de l'éblouissante Sonate tripartite opus 8 de 1899, entre morsure amère et tendresse vive, d'une eau jaillissante et pure, libérée avec une grâce d'intonation exceptionnelle. Inscrit dans la période la mieux inspirée du maître de Solti – c'est à dire avant la première guerre mondiale, l'Opus 8

atteint ici des sommets d'expressivité fine et d'une suractivité syncopée que le jeu tout en flexibilité de la violoncelliste rétablit dans sa profonde cohésion organique (éblouissant Scherzo / Vivace assai). L'ampleur méditative et pleine de détachement en renoncement du dernier et troisième épisode – adagio no troppo, touche par sa candeur émerveillée et ténue, là aussi d'une sobriété expressive, digne des plus grands. Les deux instrumentistes ne font pas que dévoiler l'extrême maîtrise d'Erno von Dohnanyi, ils en expriment aussi, aux côtés de la géographie harmonique d'une originalité suprême, tous les élans, désirs, aspirations les plus intimes avec une justesse de ton d'une saisissante vérité. Superbe récital chambriste.



CD, compte rendu critique. Dämmerung. **Sonates violoncelle piano de Zemlinsky, Erno von Dohnanyi (Larissa Groeneveld, violoncelle. Franck Van de Laar, piano, 1 cd Gutman Records, 2014 / 2015**). Enregistrements réalisés en septembre 2014 et février 2015 au Pays-bas. **VISITER le site de la violoncelliste Larissa Groeneveld**

tracklisting :

CD 1

Alexander von Zemlinsky (1871-1942)

Drei Stücke for cello and piano (1891)

1 Humoreske 3:14

2 Lied 2:57

3 Tarantell 1:43

Gerard von Brucken Fock (1859-1935)

Sonata for piano and cello in E minor (1884, revision 1931)

4 Allegro non troppo 8:07

5 Allegretto grazioso 4:18

6 Adagio 1:57

7 Allegro non troppo, ma con spirito 6:30

Alexander von Zemlinsky (1871-1942)

Sonata for cello and piano in A minor (1894)

8 Mit Leidenschaft 10:53

9 Andante 8:28

10 Allegretto 8:12

CD 2

Ernő von Dohnányi (1877-1960)

Sonata for cello and piano in B-flat major, op.8 (1899)

Sonate pour violoncelle et piano en la majeur opus 8

11 Allegro ma non troppo 8:32

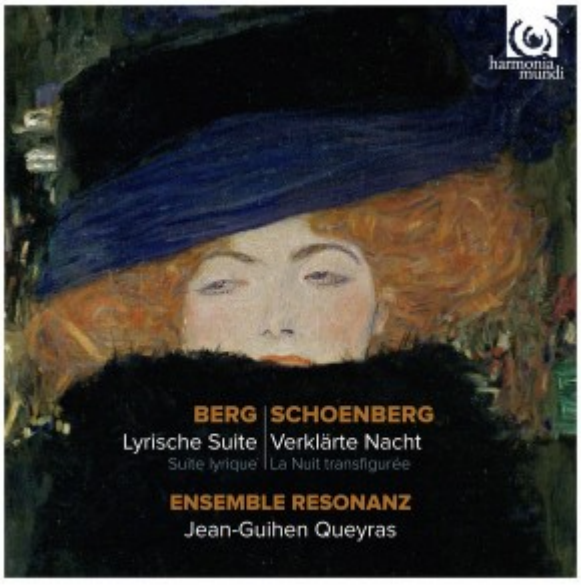
12 Scherzo. Vivace assai 5:09

13 Adagio non troppo -Tema con variazioni. Allegro Moderato

13:17

LIRE ici le texte intégral (anglais) de la notice livret qui accompagne les 2 cd et présentent compositeurs et oeuvres jouées.

CD. Berg / Schoenberg : Resonanz, Jean Guihen Queyras (Harmonia Mundi)



CD. Berg / Schoenberg : Resonanz, Jean Guihen Queyras (Harmonia Mundi). Deux partitions jalons de la musique viennoise : deux expériences amoureuses radicales… Le talentueux violoncelliste Jean-Guilhen Queyras et son ensemble chambriste » Resonanz » mettent en parallèle deux partitions marquées par une forte expérience amoureuse, de part et d'autre du choc de la Première guerre, écrites par deux auteurs de la Sécession Viennoise ; la première post romantique qui semble faire la synthèse de Strauss, Wagner, Liszt, commente musicalement la traversée nocturne d'un couple éprouvée par une annonce imprévue : le texte s'appuie sur le poème de Richard Dehmel (1896) ; Schoenberg y développe un épisode crépusculaire, d'un lyrisme irrésistible qu'il dédie

secrètement à sa future épouse, Mathilde von Zemlinsy. « La Nuit transfigurée » composée à l'extrémité du siècle (1899) exprime comme nul autre auparavant si ce n'est Wagner, auteur de la langueur extatique de Tristan, l'itinéraire d'un amour absolu : ici, l'amant apprenant que l'enfant que son amie porte, n'est pas de lui, lui pardonne naturellement, transformant le climat d'inquiétude et de doute en nuit de révélation et de consolidation des sentiments… De l'ombre à la lumière, un serment amoureux qui prend valeur de fiançailles pour Mathilde et Arnold.

Il en va tout autrement et même a contrario dans La Suite Lyrique de Berg. Même si elle évoque aussi la relation ténue entre deux êtres, la partition de Berg, composée après la guerre (1925-1926) est d'un tout autre climat, très en phase avec les temps chaotiques de sa genèse : elle témoigne d'une expérience vécue différemment : Berg aime secrètement la jeune Hanna Fuchs mais son désir absolu, radical, entier et terriblement passionné (qui s'est révélé récemment à la lueur de lettres passionnées) … n'est pas partagé. C'est un basculement progressif dans l'implosion sourde, la destruction désespérée des forces vitales jusqu'à l'anéantissement ; de fait la partition s'achève en un murmure qui pourrait être le dernier soupir, l'ultime souffle d'une âme vaincue, exténuée, accablée, abandonnée, désespéremment seule. Comme La nuit transfigurée, la Suite Lyrique cite Wagner (en particulier Tristan), source de ce poison amoureux, du venin des passions décisives dont personne ne se remet vraiment. Mais ici, en une course irrépressible, on passe de l'espérance aux ténèbres, celles d'une irréalisation amère.

2 partitions majeures, 2 expériences amoureuses contraires

Le Berg, aux côtés de La Nuit transfigurée, emportée avec précision et souffle, est le plus emblématique du travail fourni. L'intérêt de la présente lecture offre après l'avoir créée en France en 2010, la version pour orchestre à cordes par Theo Verbey, d'après la version finale validée par Alban

Berg (1929). Aux mouvements II,III,IV orchestrés par Berg, Verbey ajoute les 3 autres restant (I, V, VI), totalisant 6 épisodes séquences (comme les 6 sections de la Symphonie lyrique de Zemlinsky, dédicataire de l'œuvre). Les Resonanz habitent les vertiges obsessionnels, les déflagrations silencieuses, transfigurées par la langue dodécaphonique en autant de cris et prières tues, énoncées à l'adresse de l'aimée définitivement inaccessible. Sans rentrer dans le cryptage intime qui fusionne pensée musicale très construite et ressentiment personnel,- entre écriture et vie réelle -, (lire ici le commentaire explicitant dans la notice les milles joyaux d'une œuvre idéalement structurée), il revient aux interprètes de réussir à en exprimer le sens profond, le noeud de l'inéluctable et du désir, la force amoureuse suscitée de façon toujours souterraine, semée d'inquiétude voire d'angoisse muette-, confrontée et donc exacerbée par l'impossibilité de vivre une relation tant espérée.

Actes Sud a publié une récente et remarquable étude de la partition : – Alban Berg et Hanna Fuchs : Suite lyrique pour deux amants. Par Constantin Floros-, à la lueur des lettres de Berg adressées sans réponse à la sœur de Franz Werfel et d'Alma Mahler, elle-même épouse honorable. Jamais l'écriture d'un musicien n'a paru autant refléter les tumultes et tourments des pulsions de sa vie intime et personnelle : la musique et sa syntaxe micropulsionnelle, d'une activité rétroactive comme manifeste d'un déséquilibre psychique profond rejoint les meilleurs partitions lyriques de Berg : Wozzeck et Lulu ; les ressorts de la psyché scrupuleusement et comme cliniquement notés puis exprimés, s'y organisent comme la radiographie d'une âme et d'un cœur malades. C'est ce que comprennent et réussissent à partager les musiciens de Resonanz grâce à une écoute très subtile les uns des autres, grâce au respect des microéquilibres qui éclaire la syntaxe dodécaphonique telle l'algèbre du cœur et de l'âme humaine. Chacun des 6 épisodes y gagne une lisibilité et une activité puissante et précise, sans que ce souci du détail n'entame

jamais la cohérence dramatique globale. Une gageure en soi que l'engagement millimétré des instrumentistes réunis par JG Queyras réalise avec d'autant plus de justesse convaincante que les deux œuvres à 25 ans de distance semblent se répondre l'une l'autre dans l'intensité intime de leur manifestation, dans la sincérité âpre et franche et ô combien distincte, de leur sensibilité propre. Il est vrai que Berg étant le disciple de Schoenberg, ne pouvait manquer d'une façon ou d'une autre d'inscrire leur lien musical qui d'un côté comme de l'autre récapitule ce que l'école de Vienne a conçu de plus fascinant dans l'histoire de la musique.
Les amateurs désirant en savoir davantage quant à la relation maudite Berg/Fuchs, se reporteront avec profit au livre Alban Berg et Hanna Fuchs : Suite lyrique pour deux amants. Par Constantin Floros (Actes Sud) : et dont nous avons récemment rendu compte dans nos colonnes. Superbe sensibilité des musiciens.

Berg : Lyrische Suite, Suite lyrique. Schoenberg : Verklärte Nacht, La nuit transfigurée. Ensemble Resonanz. Jean-Guihen Queyras, violoncelle et direction. 1 cd Harmonia Mundi HMC 902150, enregistré à Hambourg en juin et septembre 2013.

Approfondir
Alain Galliari : Alban Berg 1935, éditée en octobre 2013 chez Fayard.
Alban Berg et Hanna Fuchs : Suite lyrique pour deux amants. Par Constantin Floros (Actes Sud)

Compte-rendu : Nancy. Opéra

National de Lorraine, le 29 juin 2013. Zemlinsky : Der Zwerg. Erik Fenton, Helena Juntunen, Eleonore Marguerre, Oleg Bryjak. Christian Arming, direction musicale. Philipp Himmelmann, mise en scène



L'Opéra National de Lorraine achève sa saison 12-13 de manière éclatante avec cette superbe et émouvante production du Nain de Zemlinsky. Créé en 1922 à Cologne sous la direction d'Otto Klemperer, cet ouvrage doit beaucoup de sa force émotionnelle au rôle-titre, dans lequel le compositeur a mis à l'évidence beaucoup de lui-même, de ses peurs et de ses doutes. Pour dépeindre l'amour malheureux de ce pauvre Nain ignorant sa laideur, il a su trouver le juste équilibre entre lyrisme des lignes vocales et modernité des harmonies, accouchant d'une musique aux reflets audacieux mais résolument traditionnelle dans sa forme.

Cet aspect, le chef Christian Harming l'a parfaitement saisi, sculptant les phrases musicales, soutenant les chanteurs et galvanisant un Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy décidément en grands progrès, à la pâte sonore splendide et aux pupitres superbes.
Le metteur en scène Philipp Himmelmann a imaginé une cour espagnole à la froide beauté et au charme trompeur, telle que la voit le personnage principal, aveugle à l'hypocrisie de cette noblesse. Cette scénographie oblige en outre l'interprète du Nain à se tenir constamment à genoux, pour que l'impression de nanisme soit parfaite, et à chanter ainsi durant toute la longueur écrasante de ce rôle quasi-interrompu, une performance en soi. Sanglé dans un somptueux costume de chevalier espagnol, Erik Fenton se révèle ainsi époustouflant de vérité dans ce personnage amoureux et malmené, assumant avec vaillance et musicalité l'écriture terrifiante qui lui incombe, exigeant largeur de la voix du grave à l'aigu. Une prestation à marquer d'une pierre blanche.
A ses côtés, tous les autres rôles sont excellemment tenus, de la cruelle et bien chantante Infante d'Helena Juntunen jusqu'aux deux jeunes filles d'Elena Le Fur et Catherine Lafont. La Ghita d'Eleonore Marguerre sait se faire touchante par sa compassion et sa belle voix de soprano léger devenu lyrique, tandis que le Majordome du baryton Oleg Byrak emplit le théâtre de son superbe instrument mordant et percutant. Mention spéciale pour les trois servantes de Yuree Jang, Olga Privalova et Aude Extrémo, toutes trois en totale symbiose, telles les Trois Dames dans la Flûte Enchantée mozartienne.
Et c'est bouleversé, submergé par l'émotion, qu'on sort de l'Opéra National de Lorraine, à l'unisson d'un public reconnaissant pour une réussite d'une telle intensité.

Nancy. Opéra National de Lorraine, 29 juin 2013. Alexander von Zemlinsky : Der Zwerg. Livret de George Klaren, d'après la

nouvelle L’anniversaire de l’Infante d’Oscar Wilde. Avec Le Nain : Erik Fenton ; Donna Clara, l’Infante : Helena Juntunen ; Ghita : Eleonore Marguerre ; Don Estoban, le majordome : Oleg Bryak ; Première servante : Yuree Jang ; Seconde servante : Olga Privalova ; Troisième servante : Aude Extrémo ; Première fille : Eléna Le Fur ; Deuxième fille : Catherine Lafont. Chœur des femmes de l’Opéra National de Lorraine, Chœur de l’Opéra-Théâtre de Metz. Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy. Christian Arming, direction musicale ; Mise en scène : Philipp Himmelmann. Décors : Raimund Bauer ; Costumes : Bettina Walter ; Lumières : Gérard Cleven ; Création perruques, maquillages : Cécile Kretschmar ; Assistant direction musicale : Bart van Reyn ; Assistant mise en scène : Christian Carsten ; Assistante décors : Rena Donsbach.